SERMON VI.

ABRAHAM INTERCÉDANT POUR SODOME.

Et l'Éternel dit : Parce que le cri de Sodome et de Gomorrhe est augmenté, et que leur péché est très grave, je descendrai maintenant, et je verrai s'ils ont fait entièrement selon le cri qui est venu jusqu'à moi ; et si cela n'est pas, je le saurai. Et Abraham s'approcha, et dit : Feras-tu périr le juste même avec le méchant ? Peut-être y a-t-il cinquante justes dans la ville, les feras-tu périr aussi ? Ne pardonneras-tu point à la ville à cause des cinquante justes qui y seront ? Non, il n'arrivera pas que tu fasses une telle chose, que tu fasses mourir le juste avec le méchant, et que le juste soit traité comme le méchant ! Celui qui juge toute la terre ne fera-t-il point justice ? Et l'Éternel dit : Si je trouve en Sodome cinquante justes dans la ville, je pardonnerai à tout le lieu pour l'amour d'eux. Et Abraham dit : Voici, j'ai pris maintenant la hardiesse de parler au Seigneur, quoique je ne sois que poudre et que cendre. Peut-être en manquera-t-il cinq des cinquante justes ; détruiras-tu toute la ville pour ces cinq-là ? Et il lui répondit : Je ne la détruirai point, si j'y en trouve quarante-cinq. Et Abraham continua de lui parler, en disant : Peut-être s'y en trouvera-t-il quarante ? Et il dit : Je ne la détruirai point pour l'amour des quarante. Et Abraham dit : Je prie le Seigneur de

ne point s'irriter si je parle encore : peut-être s'y en trouvera-t-il trente ? Et il dit : Je ne la détruirai point si j'y en trouve trente. Et Abraham dit : Voici, j'ai pris maintenant la hardiesse de parler au Seigneur : peut-être s'y en trouvera-t-il vingt ? Et il dit : Je ne la détruirai point, pour l'amour des vingt. Et Abraham dit : Je prie le Seigneur de ne pas s'irriter, si je parle encore une seule fois ; peut-être s'y en trouvera-t-il dix ? Et il dit : Je ne la détruirai point, pour l'amour des dix.

Genèse xviii. 20—32.

QUI pourrait entendre ce récit sans en être touché jusqu'au fond de l'âme ? Que de réflexions se pressent dans l'esprit, que de sentimens pénètrent le cœur, lorsqu'on assiste par la pensée à cette lutte mystérieuse qu'Abraham soutint avec Dieu pour la délivrance de Sodome et de Gomorrhe. Que de leçons cette histoire nous donne, et avec quelle force et quelle vie elle nous les donne ! Quel Dieu elle nous révèle ! Comme elle nous montre l'efficace de la prière du juste ! Quelle charité elle nous prêche, même envers les plus grands pécheurs, et comme elle nous apprend à redouter pour les nations corrompues les terribles jugemens de Dieu ! Essayons, mes frères, de recueillir ces importantes leçons dans l'ordre où elles se présenteront en suivant le récit de l'historien sacré.

Sodome et Gomorrhe étaient deux villes situées aux extrémités du pays de Canaan, dans cette

plaine du Jourdain qui, à raison de sa fertilité et des nombreuses rivières qui la parcouraient, était appelée *le jardin de l'Éternel*. Ces deux villes nous sont peu connues : nous lisons seulement, au chapitre treizième de la Genèse, que *les habitans de Sodome étaient méchans, et de grands pécheurs devant l'Éternel*. Nous voyons aussi qu'au moment où Lot s'était séparé d'Abraham, il avait établi son domicile dans ce pays-là ; et l'apôtre Pierre nous apprend que *ce juste affligeait tous les jours son âme, à cause de leurs mauvaises actions, et qu'il eut beaucoup à souffrir de leur infâme conduite*. Vous savez enfin que notre Seigneur Jésus-Christ parla plusieurs fois de Sodome et de Gomorrhe dans des termes dont on peut assurément conclure que les habitans de ces villes étaient plongés dans l'idolâtrie la plus grossière, et vivaient dans le débordement le plus scandaleux. L'Éternel donc résolut de les détruire par le feu du ciel : mais avant d'exécuter cette sentence, il daigna faire connaître ses intentions à Abraham, son fidèle serviteur. C'est à cette époque que commence le récit sur lequel je viens appeler votre attention.

« *Et l'Éternel dit : Parce que le cri de Sodome et de Gomorrhe est augmenté, et que leur péché est très grave, je descendrai maintenant, et je verrai s'ils ont fait entièrement selon le cri qui est venu jusqu'à moi ; et si cela n'est pas, je le saurai.* » Il est à peine nécessaire de vous faire observer que le

Seigneur s'exprime ici à la façon des hommes, et que, s'il annonce en quelque sorte l'intention de descendre de son trône afin d'examiner de plus près, avant de les punir, les iniquités des habitans de Sodome et de Gomorrhe, ce n'est pas que la profonde corruption de ces peuples ne fût bien connue de ce grand Dieu qui *regarde du ciel sur tous les enfans des hommes*, " *qui sonde les cœurs et les reins*," et *auquel aucun ouvrier d'iniquité ne saurait se cacher*." Leur péché était monté jusqu'à lui ; " *il avait crié*, en quelque sorte, *de la terre au ciel*, appelant sur eux les redoutables jugemens de Dieu. Mais, en empruntant ici le langage de la justice humaine, le Seigneur veut proclamer avec plus de force l'impartialité de la sentence qu'il a prononcée, et donner à l'exécution de cette sentence un caractère de solennité qui témoigne à la face des cieux et de la terre que les calamités qui vont fondre sur ces peuples ne sont que le juste salaire de leurs crimes. Mes frères, que ce jugement que Dieu prononça contre Sodome, nous rappelle une vérité qui nous est bien connue, et que nous sommes néanmoins sans cesse portés à oublier : c'est que la démoralisation et l'impiété des peuples attirent sur eux dans ce monde les châtimens de Dieu. Comme les peuples ne comparâtront pas, en tant que peuples, devant le tribunal de Christ, Dieu les juge et les frappe sur la terre. Il leur fait moissonner tôt ou tard ici-bas ce qu'ils ont semé. Sans doute que le Seigneur est patient envers les peuples,

comme il l'est, et plus qu'il ne l'est envers les individus ; mais quand ils ont *comblé la mesure de leurs iniquités*, quand ils sont parvenus à un degré d'impiété, de dépravation et de vice, que le Dieu saint et juste, ne peut plus tolérer sans renier en quelque sorte sa sainteté et sa justice, il promène ses jugemens au milieu d'eux. Il lui suffit pour cela de laisser un libre développement à tous ces germes de désorganisation et de souffrance que renferment dans leur sein les sociétés corrompues, et qui, lorsqu'ils ne sont plus comprimés par la bonté divine, peuvent en un clin-d'œil faire d'un pays florissant un théâtre de desolation. C'est alors que les guerres meurtrières, les troubles civils, les discordes intestines, les ravages des élémens, les pestes dévorantes, viennent rappeler aux nations le Dieu qu'elles méconnaissent, qu'elles oublient, ou qu'elles bravent.

Combien d'exemples de ces terribles châtimens infligés par le Roi des rois aux peuples corrompus, ne nous présentent pas les pages de l'histoire ! Les annales de toutes les grandes nations déchues nous en fournissent en abondance. Nommer les Romains, les Grecs, les Juifs, c'est tout dire sur ce sujet. Le Dieu qui a précipité ces peuples privilégiés dans l'abîme, est toujours le même Dieu : sa justice, toujours la même justice. De nos jours, elle s'est manifestée à nos regards de mille manières. De loin, de près, autour de nous, à côté de nous, elle a frappé, elle frappe encore, de

ces coups qu'elle seule peut frapper, et qui montrent aux plus aveugles que *l'Eternel règne*. Cependant nous avons été merveilleusement épargnés. Nous n'avons bu que quelques gouttes de cette coupe de la colère de Dieu que d'autres nations ont bue jusqu'à la lie. Le Seigneur nous a traités et nous traite encore avec une grande miséricorde. Faisons donc un retour sur nous-mêmes.

Nous vivons dans un pays éminemment favorisé de Dieu, à une époque où nous recueillons en paix les fruits des travaux, des lutttes, des souffrances des générations précédentes. Nous jouissons d'une liberté large et solide, protectrice de tous nos droits ; condition de tous ces succès dans l'industrie, dans les arts, dans le commerce ; de toutes ces manifestations de l'esprit national, philanthropique, religieux, qui tiennent au libre et plein développement de tous les genres d'activité individuelle, et qui élèvent si haut cette grande nation. Par dessus tout, nous possédons l'incalculable privilège de pouvoir librement, ouvertement, servir Dieu selon notre conscience, et travailler à l'avancement de son règne, selon nos moyens et nos forces. De cette liberté religieuse au sein de laquelle nous avons le bonheur de vivre, il est résulté pour ce pays, par la bénédiction divine, les avantages les plus précieux. La Parole de Dieu a parmi nous un libre cours : elle est abondamment répandue au milieu de toutes les classes de la société ; dès notre enfance, elle est entre nos mains. En outre, l'Évangile est de

plus en plus annoncé avec fidélité par les prédications, et par la vie d'un nombre toujours croissant de zélés serviteurs de Christ. Une foule d'institutions religieuses de toute espèce, appellent sans cesse notre attention sur les saintes vérités du christianisme, et nous fournissent d'abondantes ressources pour répandre autour de nous la connaissance du Sauveur. Enfin, depuis vingt-ans, nous jouissons d'une paix extérieure et d'une tranquillité intérieure, éminemment favorables à notre propre évangélisation, et à cette évangélisation du monde que la Providence divine semble nous avoir en grande partie confiée.

Maintenant, mes frères, si la somme de nos avantages constitue la somme de notre responsabilité ; si Dieu attend d'autant plus pour son service et pour sa gloire de ceux auxquels il a plus donné, que n'attend-il pas de nous ? A quelle pureté de mœurs, à quelle délicatesse de conscience, à quelle stricte intégrité, à quelle élévation au-dessus de la crainte et de l'amour du monde, à quelle observation consciencieuse des devoirs de notre état, à quelle piété simple, sincère, pratique ; à quelle charité tendre, patiente, active ; par-dessus tout, à quel zèle pour la gloire de celui auquel nous devons et notre prospérité sociale et nos privilèges religieux, Dieu ne nous appelle-t-il pas par la bonté dont il a usé envers nous ? Et quel observateur impartial et éclairé de l'état moral et religieux de ce pays, oserait dire que nous avons répondu, que nous répondons comme nous le

devons, à tant de faveurs ? Il serait injuste sans doute de méconnaître le bien qui existe au milieu de cette nation. Il est réjouissant de le contempler. Il est permis d'y voir l'aurore de meilleurs jours encore. Nous en devons bénir Dieu. Mais que ce bien est partiel ! et quelle effroyable masse d'iniquités ne pèse pas encore sur nous ! A-t-elle disparu du milieu de nous cette incrédulité désolante qui matérialise la vie ; cette intempérance qui ravale l'homme au niveau de la brute ; cette mauvaise foi qui détruit toute sûreté dans les relations des hommes entr'eux ; cette impureté qui porte l'opprobre et le désespoir dans le sein des familles ; cette soif de l'or qui est une véritable idolâtrie ; cette hypocrisie qui prétend tromper Dieu et les hommes ; cette mondanité qui consume dans de vains plaisirs tant d'heures précieuses dont il faudra rendre compte ; cette médisance qui lance de tous côtés ses traits empoisonnés ; cette soif de vengeance si révoltante dans des pécheurs qui ne subsistent que par une miséricorde infinie ? Je vous le demande, mes frères, toutes ces choses qui sont en abomination à l'Eternel, ont-elles disparu du milieu de nous ? Jugez-en vous-mêmes ; et souvenez-vous que les péchés de la nation se composent de la masse des péchés individuels ; et que cette masse de péchés crie constamment de la terre au ciel. Oh ! prenons garde qu'ils ne fassent déborder la coupe de la patience de Dieu. Craignons que, las de nous

parler en vain par des bienfaits, Dieu ne nous frappe de sa verge. *Ayons des yeux qui voient, et des oreilles qui entendent. Les jugemens de Dieu sont par toute la terre.* Ne les appelons pas sur nous.

Mais, tandis que la destruction de Sodome se préparait, et que les messagers du Seigneur se rendaient dans cette ville pour annoncer à Lot qu'elle allait être consumée par le feu du ciel, Abraham se tint encore devant l'Eternel, pour intercéder en faveur de cette cité coupable. Sa conduite, dans cette occasion, nous présente à tous une grande leçon et un bel exemple. Assurément il faut en voir le principe, non dans l'insouciance pour le péché, mais dans la compassion pour les pécheurs. Comme il n'y avait pas sur la terre d'homme aussi saint, aussi fidèle qu'Abraham, il n'y en avait point non plus qui sentît mieux combien les habitans de Sodome étaient coupables, et combien étaient justes les châtimens dont Dieu les menaçait ; et cependant il se met à la brèche pour eux. Dieu lui a annoncé qu'il va les frapper ; et le voilà qui prend leur cause en main, qui assiège le trône de grâce, qui crie à Dieu dans l'espoir de détourner de dessus ces grands pécheurs sa redoutable colère. Tant il est vrai que l'âme la plus sainte est aussi la plus miséricordieuse, et que plus la foi est vive, plus la charité est compâtissante. Apprenons, mes frères, de l'exemple d'Abraham, quels sentimens doit faire naître en nous la vue de la corruption, des iniquités, des

égaremens des hommes. Elle ne doit pas endurcir notre cœur par rapport à eux ; nous rendre insensibles à leur sort ; encore moins nous irriter contre eux, et nous porter à appeler sur leur tête le feu du ciel. Plus le sort de ceux qui se perdent est affreux, plus ils sont à plaindre ; et plus ceux que Dieu a retirés de la voie de la perdition doivent les plaindre. Cette satisfaction de l'état de notre âme, cette assurance du salut, qui se montreraient par une sorte d'égoïsme spirituel, et nous permettraient de contempler sans une sincère et active commisération, ceux qui s'avancent avec une folle insouciance vers l'éternité, sont des sentimens dont nous devons avoir horreur, et qui, si nous les trouvions dans notre cœur, devraient nous faire suspecter beaucoup notre charité, et partant notre foi. Christ pleura sur Jérusalem, en annonçant sa prochaine destruction, tout comme Abraham pleura sur Sodome ; et nous n'avons ni la foi d'Abraham, ni l'esprit de Christ, si nous ne sommes pas habituellement pénétrés d'une semblable compassion même pour les plus vicieux et les plus dégradés d'entre les hommes. Qui est-ce qui pleurera sur les pécheurs qui se perdent, sinon les pécheurs que Dieu a appelés au salut par sa grâce ? Qui aura pitié d'eux, si ceux dont Dieu a eu compassion n'en ont pas pitié ? Qui les exhortera à fuir la colère à venir, si ceux qui ont tremblé de la voir fondre sur eux-mêmes ne les y exhortent pas ? Qui leur montrera en Jésus-Christ

un Sauveur tout-puissant et tout-parfait, si ceux qui ont trouvé en lui le repos de leur âme ne le leur montrent pas ? Condamnons hautement le vice et l'incrédulité, mais ayons une profonde pitié des vicieux et des incrédules.

Et Abraham s'approcha, et dit : Feras-tu périr le juste même avec le méchant ? Peut-être y a-t-il cinquante justes dans la ville, les feras-tu périr aussi ? Ne pardonneras-tu point à la ville à cause des cinquante justes qui y seront ? Non, il n'arrivera pas que tu fasses une telle chose, que tu fasses mourir le juste avec le méchant ; et que le juste soit traité comme le méchant ! Celui qui juge toute la terre, ne fera-t-il point justice ? Et l'Eternel dit : Si je trouve en Sodome cinquante justes dans la ville, je pardonnerai à tout le lieu, pour l'amour d'eux. Et Abraham dit : Voici, j'ai pris maintenant la hardiesse de parler au Seigneur, quoique je ne sois que poudre et que cendre. Peut-être en manquera-t-il cinq des cinquante justes ; détruiras-tu toute la ville pour ces cinq-là ? Et il lui dit : Je ne la détruirai point, si j'y en trouve quarante-cinq. Et Abraham continua de lui parler, en disant : Peut-être s'y en trouvera-t-il quarante ? Et il dit : Je ne la détruirai point, pour l'amour des quarante. Et Abraham dit : Je prie le Seigneur de ne point s'irriter si je parle encore : peut-être s'y en trouvera-t-il trente ? Et il dit : Je ne la détruirai point, si j'y en trouve trente. Et Abraham dit : Voici, j'ai pris maintenant la

hardiesse de parler au Seigneur : peut-être s'y en trouvera-t-il vingt ? Et il dit : Je ne la détruirai point, pour l'amour des vingt. Et Abraham dit : Je prie le Seigneur de ne pas s'irriter, si je parle encore une seule fois : peut-être s'y en trouvera-t-il dix ? Et il dit : Je ne la détruirai point, pour l'amour des dix.

Mes frères, quel touchant tableau ! Examinons-en les principaux traits ; et apprenons d'abord, en les contemplant, quelle est la nature de la véritable prière. La véritable prière est pleine de foi, d'humilité, de persévérance.

De foi ; car d'abord, prier avec tant d'instance et de ferveur pour une ville dont le Seigneur venait d'annoncer à Abraham la prochaine destruction, c'était déjà de la part du patriarche faire preuve d'une foi extraordinaire dans la miséricorde de Dieu, et dans les promesses qu'il a faites à la prière. De foi, encore ; car voyez avec quelle confiance le Père des croyans appelle de la miséricorde à la justice de Dieu, à la distinction que Dieu fait entre les justes et les injustes, et en tire un argument plein de force pour arrêter son bras levé sur Sodome. *Feras-tu mourir le juste avec le méchant ? Ne feras-tu aucune différence entre eux ? Non, il n'arrivera pas que le juste soit traité comme le méchant !* De foi, enfin ; car voyez avec quel redoublement de confiance Abraham, après avoir plaidé la cause des justes qui se trouvaient dans Sodome de manière à obtenir accès auprès de Dieu, s'appuie sur cette miséricorde que Dieu

manifeste en faveur des justes, pour plaider la cause des méchants qui, dans Sodome, étaient confondus avec les justes. *Ne pardonneras-tu point à la ville à cause des justes qui s'y trouvent ? N'épargneras-tu pas les méchants pour l'amour des justes ?* Telle est, mes frères, la prière de la foi. Elle regarde à Dieu, à ses perfections, à ses promesses surtout, pour lutter avec lui. Elle s'attache à tout ce qui peut le fléchir. Elle plaide au pied de son trône avec zèle, avec fermeté, avec assurance, parce qu'elle plaide en s'appuyant sur les déclarations de Dieu, sur la révélation qu'il a faite de sa nature adorable et de ses voies envers ses enfans. Et combien notre foi, n'a-t-elle pas plus d'alimens que n'en avait la foi d'Abraham ; car, nous, mes frères, nous pouvons dire à Dieu : *Tu nous a donné ton Fils ; ne nous donneras-tu pas toutes choses avec lui ?* Tu as établi entre toi et nous, un grand, un puissant Médiateur ; ne nous exauceras-tu pas pour l'amour de lui ? Tu as fait mille promesses à la prière ; ne tiendras-tu pas tes promesses ? Oh ! que notre langue, que nos doutes, que notre manque de vie dans la prière sont coupables, injustes ! et comme nous devons nous abattre, le front dans la poussière, en nous comparant à Abraham, auquel Dieu ne s'était pas révélé comme à nous, qui priait pour Sodome, et qui priait avec tant de foi ! Toutes les grâces de Dieu sont promises à la prière de la foi ; ne prions-nous pas avec foi pour les obtenir ? Nous résignerons-nous à demeurer sous l'influence

d'une piété languissante, nous qui, au nom de Christ, pouvons obtenir de Dieu toutes les bénédictions spirituelles qu'il tient en réserve pour ses enfans ?

Il y a plus : la prière d'Abraham est pleine d'humilité. A peine Dieu a-t-il prêté l'oreille à sa première demande qu'il s'humilie devant lui, tant il se sent indigne de la grâce qui vient de lui être accordée. La miséricorde de Dieu le confond, l'anéantit. A chaque nouveau témoignage qu'il en reçoit, Abraham s'abaisse toujours plus devant le Seigneur, parce qu'il se sent toujours plus profondément pénétré de son indignité, de son néant, et de la majesté, de la fidélité, de la bonté du Dieu qu'il invoque. De là ces expressions : *voici, j'ai pris la hardiesse de parler au Seigneur, moi qui ne suis que poudre et que cendre. "Je prie le Seigneur de ne point s'irriter si je parle encore." Je parlerai encore une seule fois.* Vous voyez, mes frères, que la plus profonde humilité n'a rien d'incompatible avec la foi la plus vivante et la plus ferme. Que dis-je ? Telle notre foi, telle aussi notre humilité. Plus nous avons de foi, mieux nous connaissons ce que Dieu est, et ce que nous sommes ; sa grandeur et notre néant, sa sainteté et notre corruption, sa force et notre faiblesse, sa grâce et notre indignité, ses richesses et notre pauvreté ; et c'est dans ces sentimens que consiste la vraie humilité. D'un autre côté, la foi naît dans l'âme, elle y prend racine, elle y prospère sur les ruines

de l'orgueil, de la présomption, de l'amour-propre, de la vaine confiance en nos mérites. Si donc un vrai Chrétien me demandait : que ferai-je pour croître en humilité ? je lui répondrais : cherchez à acquérir, par la méditation des vérités divines et par la prière, une foi plus éclairée, plus vivante, plus ferme. Et s'il me demandait ensuite : que ferai-je pour croître dans la foi ? je lui répondrais : cherchez à acquérir, par l'examen consciencieux de vous-même, une connaissance plus vivante et plus profonde de votre misère, de votre dépendance de Dieu, de votre culpabilité devant lui, et de la corruption de votre cœur. L'humilité et la foi sont deux plantes qui germent et prospèrent ensemble dans notre âme, et se prêtent une force mutuelle.

Enfin, la prière d'Abraham est pleine de persévérance. C'est peut-être ce qui frappe le plus en la lisant. Si la profonde humiliation du patriarche ne proclamait la grandeur et la sainteté du Dieu auquel il s'adresse, on dirait, à la sainte hardiesse qu'il manifeste, un homme intercédant auprès d'un homme. Mais que dis-je ? C'est parce qu'Abraham connaît bien le Dieu qu'il invoque, c'est parce qu'il a une vue claire, un sentiment profond de ses tendres compassions et des richesses de sa miséricorde, qu'il ose persévérer à le prier avec tant d'ardeur ; et qu'à chaque grâce que Dieu lui accorde, il en prend occasion de solliciter de sa bonté une grâce nouvelle. Il est digne de remarque, en effet, qu'Abraham ne cesse de prier Dieu qu'après

avoir obtenu de lui tout ce qu'il croyait pouvoir espérer. Tel est donc encore un caractère de la prière que l'Esprit de Dieu inspire, que la miséricorde divine exauce : la persévérance. La véritable prière est patiente ; elle ne se lasse point ; elle frappe sans relâche à la porte ; elle demande jusqu'à ce qu'il lui soit donné ; elle cherche jusqu'à ce qu'elle trouve. Ni les succès qu'elle obtient, ni les délais qu'elle rencontre, ne l'arrêtent.

Vous voyez maintenant ce que c'est que prier sans cesse, que persévérer dans la prière, que combattre avec Dieu par nos prières. Vous voyez comment Dieu veut qu'on le prie. Il veut qu'on le prie fidèlement, humblement, patiemment. En l'invoquant ainsi, les fidèles obtiennent de lui toutes les grâces qu'il tient en réserve pour ses enfans, et qu'il est bon que ses enfans reçoivent. Qu'ils l'invoquent donc avec la mesure de foi, d'humilité, de persévérance, qu'ils ont déjà obtenue de sa bonté ; et leurs prières leur en feront obtenir, par la médiation de Christ, une plus abondante mesure, qui, les rendant capables d'élever leur cœur à Dieu avec plus de ferveur, d'humilité et de confiance, attirera sur eux de nouvelles bénédictions. Ils croîtront ainsi dans *la grâce et dans la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ* ; ils feront des progrès journaliers dans cette vie spirituelle qui est *cachée avec Christ en Dieu*.

Recevons aussi instruction de la miséricorde

avec laquelle le Seigneur exauça Abraham. Le succès qu'obtint le patriarche est une confirmation frappante de cette encourageante déclaration de la Parole de Dieu : *la prière du juste, faite avec ferveur, est d'une grande efficace.* En effet, si dix justes s'étaient trouvés dans Sodome, la prière d'Abraham aurait sauvé Sodome ; et si Sodome ne fut pas sauvée, Abraham n'en fut pas moins exaucé : car il obtint de Dieu tout ce qu'il lui avait demandé. En outre, ce ne fut pas Dieu qui cessa d'exaucer Abraham, mais ce fut Abraham qui cessa d'intercéder auprès de Dieu. Nous voyons dans cette remarquable histoire que “ la prière est vraiment un levier qui meut la main qui fait mouvoir le monde ; ” qu'elle peut fléchir le Tout-puissant, arrêter son bras, suspendre l'exécution de ses desseins ; en un mot, qu'elle peut être l'instrument des plus grandes choses, des choses les plus merveilleuses. Mon texte en fournit un exemple, et l'histoire sacrée en fournit des milliers. C'est une vérité qui s'y reproduit en quelque sorte à chaque page. Quelle infinité de délivrances, de secours, de grâces, accordées en réponse aux supplications des serviteurs de Dieu ! Il serait trop long d'en faire même l'énumération la plus rapide et la plus incomplète ; un exemple tel que celui sur lequel j'ai appelé votre attention dans ce discours, doit suffire pour faire pénétrer dans votre âme cette vérité : la prière des justes est le salut des familles, des cités, des nations. Humble, fervente, quoique cachée aux

regards des hommes, la prière du juste va chercher dans le ciel toutes les grâces de Dieu pour les répandre sur la terre ; et tandis que les hommes aveugles et impies méconnaissent la main qui verse sur eux les faveurs dont ils jouissent, et les attribuent aux causes secondes, il est parfaitement vrai de dire que lorsque Dieu protège, délivre, sauve un homme, une famille, une cité, une nation, il exauce les prières de ses enfans qu'il rend, à l'insçu du monde, les bienfaiteurs du monde. Un jour viendra, le jour de la révélation des choses cachées, où les hommes apprendront combien ils doivent aux prières des disciples de Christ ; où ils seront forcés de voir dans ces Chrétiens obscurs et inconnus qu'ils méprisaient peut-être, des hommes qui ont été à leur égard les instrumens des miséricordes divines, en appelant sur eux les plus précieuses bénédictions du dispensateur *de toute grâce excellente et de tout don parfait*. Combien de pécheurs amenés à Jésus-Christ devront attribuer leur conversion, après Dieu, à ces parens, à ces amis, à ces frères en Christ, qui ont longtemps pleuré sur eux, longtemps prié pour eux celui de qui procède toute bénédiction ! Honorez donc l'esprit de prière partout où il se manifeste, et surtout cherchez à l'acquérir vous-mêmes, si vous y êtes encore étrangers ; d'abord pour vous, pour que Dieu vous donne toutes les grâces du salut ; puis pour votre famille, pour votre patrie, pour l'Eglise de Dieu. Oh ! comment se fait-il que nous puissions

être les instrumens des plus grandes, des plus précieuses bénédictions, et que nous ne le voulions pas ?

Car, mes frères, les justes sont le salut des nations, non seulement parce qu'ils prient celui qui règne sur les nations, mais encore par leur seule existence au milieu des sociétés corrompues. Dieu ne nous déclare-t-il pas, en effet, que dix justes qui se seraient trouvés dans Sodome auraient sauvé Sodome ? Voyez donc la suprême importance de la piété individuelle encore sous ce point de vue, que la piété individuelle est la sauvegarde des nations, leur défense contre les jugemens de Dieu, une des principales sources de la protection que le Roi des rois leur accorde. Ce n'est ni dans la politique, ni dans les arts, ni dans les sciences, ni même dans la sagesse des institutions, que vous devez voir, avant tout, la force et l'espérance des peuples ; c'est dans la piété qui se trouve au milieu d'eux. Les fidèles sont les plus grands bienfaiteurs de leur famille, de la ville qu'ils habitent, de la nation à laquelle ils appartiennent. Si donc vous aviez rejeté jusqu'à ce jour l'Évangile, efforcez-vous de vous y soumettre sans délai ; non seulement pour l'amour de vous-mêmes, parce qu'il n'y a de paix, de bonheur, de salut, que dans une vraie et solide piété ; mais aussi parce qu'en devenant vraiment Chrétiens vous contribuerez pour votre part à détourner de dessus votre patrie les jugemens du Très-haut, et à faire descendre sur elle sa bénédiction. Oh ! qu'il est beau, qu'il est

saint, qu'il est patriotique dans le vrai sens de ce mot, le ministère des fidèles, considéré sous ce point de vue ! Quelle noble mission, que celle dont ils sont chargés ! Tandis que les impies, les incrédules, les pharisiens, les vicieux, appellent, autant qu'il est en eux, les jugemens de l'Éternel sur leur pays, les fidèles les en détournent ; tandis que les uns peuvent être la perte de leur patrie, les autres peuvent en être la délivrance.

Contemplez enfin, mes frères, le caractère sous lequel le Seigneur se montre ici à Abraham, en vous souvenant que le Dieu d'Abraham est aussi notre Dieu. Sous quels traits touchans ne se manifeste-t-il pas dans ce récit ? Quelle condescendante bonté, quelles tendres compassions, quelle justice et quelle miséricorde, dans le Saint des saints, dans le Roi des rois, dans le Tout-puissant ! Comme ses oreilles sont attentives aux supplications de ses serviteurs ! avec quelle patience il les écoute ! avec quelle charité il les exauce ! Fidèles, tel est votre Dieu, le Dieu qui, après vous avoir donné son Fils, après avoir daigné se manifester à vous comme un Père réconcilié, vous a rendus ses enfans, en vous amenant, par sa grâce, à la foi en Jésus-Christ. Ne serez-vous pas humiliés en pensant que vous avez un tel Dieu, et que vous le priez si peu, que vous le servez si mal, que votre amour pour lui est si faible, que vous lui êtes si souvent rebelles, que si souvent vous ne vous confiez en lui qu'à moitié,

que vous avez enfin, si peu de zèle pour avancer son règne dans votre cœur, et dans celui de vos semblables ? Que la contemplation de la nature adorable de votre Dieu, vivifie votre foi, votre espérance, votre gratitude, votre soumission à sa volonté. Soyez les imitateurs de Dieu, comme ses enfans bien-aimés.

Et vous, qui n'êtes pas encore rentré en grâce avec Dieu ; qui ne connaissez ni votre profonde misère, ni son infinie miséricorde ; qui n'entretenez avec lui aucune des douces relations auxquelles il vous invite par son Evangile ; vous, au cœur duquel ce grand Dieu est encore étranger, et qui ne voyez guère en lui qu'un Juge redoutable ; vous, pour qui la religion n'a été jusqu'à ce jour qu'une vaine forme, qu'une tâche pénible, qu'une ressource pour les mauvais jours ; pour qui elle n'a point été une source de régénération, de vie, de paix, de bonheur, n'entendez-vous pas la voix de Dieu ? Sera-ce en vain que ce Dieu d'amour aura frappé encore une fois à la porte de votre cœur par la manifestation touchante de sa tendre miséricorde et de ses infinies compassions ? Ce sentiment vague de votre misère qui vous saisit souvent au milieu même de vos distractions mondaines ; ce secret mécontentement de vous-même auquel, malgré tous vos efforts, vous ne pouvez pas toujours échapper ; ce vide que vous sentez dans votre cœur, et que le monde entier ne saurait

remplir, ne vous porteront-ils pas à vous écrier en toute sincérité : Oh ! si le Dieu d'Abraham pouvait être mon Dieu ! Si je pouvais connaître comme Abraham les douceurs de sa communion ! Si je pouvais m'approcher de lui avec la même foi, la même humilité, la même persévérance qu'Abraham, et si ses oreilles pouvaient être ouvertes à mes supplications, comme elles l'étaient aux prières de son serviteur !

Si vous tenez ce langage du fond du cœur, vous n'êtes pas loin du royaume de Dieu. Prenez courage ; le Dieu d'Abraham est toujours le même Dieu. Il n'y a en lui *aucune variation, ni aucune ombre de changement*. Tel il était quand Abraham le pria pour Sodome, tel il est encore aujourd'hui. Pouvez-vous le contempler, et ne pas sentir qu'un tel Dieu est digne de tout votre amour, de toute votre confiance, de toute votre soumission ? Pouvez-vous le contempler, et ne pas vous humilier profondément devant lui, en pensant à cette longue, à cette inexcusable résistance que vous avez opposée à ses desseins de miséricorde ? Pouvez-vous le contempler, vous sommant, vous conjurant encore d'être réconcilié avec lui, vous déclarant encore qu'il est prêt à tout pardonner, à tout oublier, sans que votre cœur soit froissé et brisé, touché à salut, ramené à lui ?

Mais je vous entends dire : J'ai été si léger, si insouciant, j'ai si peu pensé à Dieu ; j'ai tellement bravé et ses promesses et ses menaces, que j'ai

peine à croire qu'il veuille, qu'il puisse tout pardonner, tout oublier. Je suis, d'ailleurs, tellement enlacé dans les liens du mal, mon cœur est si vivant pour le monde et pour le péché, si mort à Dieu, que j'ai peine à croire qu'il veuille, qu'il puisse me donner ce cœur nouveau et cet esprit nouveau sans lequel je ne saurais lui être agréable et le servir fidèlement. Prenez courage ; car entre ce grand Dieu et vous, est un Intercesseur tout autrement puissant, tout autrement agréable au Très-haut que ne l'était Abraham ; un Intercesseur qui *étant riche* de la possession de la gloire et de la félicité célestes, *s'est fait pauvre*, au point de naître dans une crèche, de vivre comme un homme au milieu des hommes, et de mourir sur une croix comme un malfaiteur, afin que *par sa pauvreté nous fussions rendus riches*. Sa justice est une justice parfaite, qui peut couvrir toutes vos injustices. Sa mort est une pleine et entière expiation du péché, qui peut éloigner vos péchés de vous comme l'orient est éloigné de l'occident. Son Esprit est un Esprit de sainteté et de vie, qui peut vivifier et sanctifier, en y faisant pénétrer sa Parole, les cœurs les plus corrompus. Sa médiation ne vous inspirera-t-elle pas une vive, une profonde confiance ? Si l'intercession d'un homme, d'un pécheur, fut si puissante auprès de Dieu, si elle fut sur le point de sauver Sodome, comment l'intercession du Fils bien-aimé de Dieu, du Saint et du Juste, ne vous sauverait-elle pas, si,

déplorant vos transgressions, y renonçant sincèrement, reconnaissant la justice de la condamnation qu'elles appellent sur votre tête, vous abjurez toute vaine confiance en vos mérites, et recourez de tout votre cœur, par la foi, à ce Jésus qui, quoiqu'il *n'ait point connu de péché, a été fait péché pour nous, afin que nous fussions justice de Dieu en lui.* Oh ! allez donc à lui : confiez-vous en lui, soumettez vous à lui, de tout votre cœur, le suppliant de vous accorder ce pardon qu'il a acheté au prix de tout son sang, et ce changement du cœur qui vous est tout aussi nécessaire que le pardon. Allez : il porte *le seul nom qui ait été donné aux hommes, par lequel nous puissions être sauvés.* Allez : *il ne jette point dehors ceux qui viennent à lui.* Allez : comment échapperiez-vous si vous négligiez un si grand salut ? Dieu vous préserve d'un si grand péché, d'un si grand malheur, d'une si grande folie.

Amen.